

À propos de l'histoire du coton en Chine

Approche technologique, économique et sociale

Michel Cartier¹

Les bleus de chauffe dont se vêtaient les Chinois d'après 1949, et qui leur ont valu de la part de quelques journalistes occidentaux mal intentionnés l'appellation de « fourmis bleues », n'étaient en réalité que la version prolétarienne des habits de grosses cotonnades portés par le petit peuple depuis cinq ou six siècles, bleus dans le nord du pays, noirs au sud. L'histoire du coton en Chine a retenu depuis longtemps l'attention des historiens, japonais d'abord, puis chinois, qui l'ont abordée surtout sous ses aspects techniques et économiques. Elle est désormais bien connue dans ses grandes lignes, encore que les historiens, sauf exception, se soient assez peu préoccupés des aspects sociaux et institutionnels. Les quelques réflexions qui suivent n'ont d'autre ambition que de faire le point sur le sujet en partant de deux ouvrages publiés à Taiwan et en Chine² qui jettent une lumière nouvelle sur certains aspects moins étudiés.

- 1 Michel Cartier est Directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris.
- 2 Chen Zhongyi et Zhao Gang (Kang Chao), *Zhongguo mianye shi*, Taipei, Lianjing chubanshiye gongsi, 1977 ; Wu Chengming, *Zhongguo zibenzhuoyi yu guonei shichang*, Pékin, Zhongguo shehui kexue chubanshe, 1985.

Bien que le cotonnier ait été connu dès l'Antiquité des habitants des oasis d'Asie centrale, qui le tenaient eux-mêmes de leurs voisins du Proche-Orient, le coton ne retint guère l'attention des anciens Chinois dont le système vestimentaire était dominé par une opposition fondamentale entre la soie et le chanvre. La soie, textile précieux résultant de la transformation des feuilles de mûrier par les vers à soie, est alors assimilée à un produit végétal³ ; elle est réservée à l'habillement des aristocrates et des couches supérieures de la société, ce qui lui assure un statut particulier. Toutes les opérations techniques se rapportant à la production ou à la préparation des fils de soie — élevage des bombyx, cueillette des feuilles de mûrier servant de nourriture aux larves, dévidage des cocons, filage et tissage — relevaient de la sphère des « activités féminines » (*nügong*), très marquées du point de vue rituel. Le tissage était effectué dans des ateliers incorporés dans les enceintes palatiales et les coupons faisaient l'objet de contrôles de qualité très stricts. Les gens du commun devaient se contenter de fibres plus grossières, telles que le chanvre ou la ramie, dont la préparation et le tissage appartenaient en revanche à la sphère des activités dites « agricoles » (*nong*) ou artisanales (*gong*) pouvant être effectuées par les hommes. Les fibres grossières servant à confectionner les tissus de chanvre relèvent donc d'un artisanat rural non soumis à des réglementations. Ces tissus ne sont pas comptabilisés dans les « budgets-types » élaborés par les arithméticiens sociaux de l'Antiquité, qui considèrent les paysans avant tout comme des céréaliculteurs⁴. Il n'en demeure pas moins qu'ils entreraient très tôt dans la circulation marchande, trait qui implique que les fibres soient cultivées en tant que « récoltes économiques » alimentant des activités artisanales autonomes.

- 3 La soie, qui résulte de la transformation des feuilles de mûrier par les vers à soie, est en règle générale assimilée par les Chinois à une fibre végétale. Sa production relève donc de l'agriculture.
- 4 Nous faisons ici référence aux « modèles » présentés dans le *Guanzi* et au célèbre budget paysan attribué au ministre légiste Li Kui qui est reproduit dans le *Hanshu*. Cf. M. Cartier, « L'exploitation agricole chinoise de l'Antiquité au xiv^e siècle. Évolution d'un modèle », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, mars-avril 1978, 2, p. 365-388.

Les archéologues ont retrouvé un document daté des Han postérieurs mentionnant la présence de coupons de chanvre dans les ballots des colporteurs qui circulaient plus ou moins librement et écoulaient leurs produits dans les marchés⁵. On ne possède en revanche que peu d'informations sur les diverses matières d'origine animale accessoirement utilisées pour confectionner des vêtements, telles que le feutre, les fourrures⁶.

Le statut des tissus change fondamentalement vers le ^ve siècle de notre ère, lorsque l'instauration du régime foncier connu sous le nom de « système de distribution égalisée » (*juntian fa*) les incorpore dans un revenu fiscal constitué jusqu'alors exclusivement par des grains et de la monnaie. Il n'est pas nécessaire de nous attarder ici sur les modalités fixant l'accès des paysans libres (*liangmin*) au sol cultivable, pas plus que nous ne nous étendrons sur la question épineuse de savoir dans quelle mesure ces règlements sont effectivement mis en œuvre⁷. Il est, en revanche, important de souligner le statut quasi monétaire attribué désormais aux textiles acceptés en paiement de la troisième imposition

- 5 Cf. Qian Boquan, « Cong Zhongfu gongshi yue kan Hanchu de shangye huodong », *Zhongguo shehui jingji shi yanjiu*, 1986, 2, p. 44-46.
- 6 Les fibres d'origine animale ne sont pourtant pas ignorées. Nous faisons en particulier allusion à la laine de mouton et aux poils de chèvre entrant dans la fabrication des feutres, très appréciés pour leurs qualités isolantes, sans compter la valorisation des fourrures qui sont utilisées dans la confection de pelisses dont certaines atteignent sous les Han des prix très élevés.
- 7 Des travaux récents tendent à prouver que les nouveaux régimes fonciers correspondaient bien à une nouvelle logique de la production agricole et qu'on peut au minimum lire les règlements comme des modèles. Cf. Li Bozhong, *Tangdai Jiangnan nongye de fazhan*, Pékin, Nongye chubanshe, 1990, et la présentation que nous avons faite de cet ouvrage (M. Cartier, « Aux origines de l'agriculture intensive du bas Yangzi [note critique] », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 5, septembre-octobre 1991, p. 1009-1019). On peut légitimement s'interroger sur la pertinence de la division en terres à céréales et terres à textiles, puisque les mûriers seraient, à partir des Tang, plantés dans les champs selon une pratique qui rappelle l'*open-field* à noyers courant dans certaines campagnes françaises.

(*diao*), qu'il s'agisse de coupons de soie écrue mais également de fibres grossières comme le chanvre et la ramie⁸. À côté des terres à céréales (*lutian*), allouées à titre précaire, les paysans reçoivent des terres à textiles, qualifiées suivant les régions de « terres à mûriers » (*sangtian*) ou de « terres à chanvre » (*matian*), qui font l'objet d'une appropriation dite perpétuelle (*yongye*). La sériciculture, pratiquée alors sur un territoire beaucoup plus vaste qu'à l'époque contemporaine, est évidemment valorisée, les tissus plus grossiers de chanvre ou de ramie n'étant acceptés qu'à titre de substitut dans des régions où la production de la soie s'avère impossible. Il n'en demeure pas moins que les tissus acceptés en paiement des impôts acquièrent *de facto* une reconnaissance officielle et qu'ils se voient désormais attribuer un prix statutaire. L'association au sein de l'exploitation familiale de base de la céréaliculture et de la production de fibres textiles et de tissus faisait des paysans médiévaux chinois des « paysans-artisans » très différents des paysans-éleveurs familiers du monde occidental. On doit cependant noter que c'est la plantation d'arbres qui légitime alors le droit de possession des paysans. D'autres questions, auxquelles il est difficile pour le moment d'apporter des réponses précises, concernent le statut des sexes au sein de la société rurale médiévale. D'une part, la nouvelle technique de plantations de mûriers dans les champs associe plus étroitement la sériciculture à la céréaliculture, contribuant peut-être à soumettre les femmes à un contrôle social plus direct, si l'on se souvient que les forêts de mûriers sauvages dans lesquels allaient s'ébattre les magnanarelles étaient distantes des terroirs⁹.

8 Suivant les modalités définies à propos de la « distribution égalisée », les paysans sont soumis à une triple imposition en grains (*zu*), services de corvée (*yong*) et tissus (*diao*). À l'origine, les versements sont définis en unités de mesure — nombre d'onces de fil ou coupons de tissus. Les coupons n'en deviennent pas moins des unités de compte monétaire dont la valeur est garantie par l'État. Cf. M. Cartier, « Sapèques et tissus à l'époque des T'ang (618-906). Remarques sur la circulation monétaire dans la Chine médiévale », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 19.3, p. 323-344.

9 Cf. Jean-Pierre Diény, *Pastourelles et magnanarelles. Essai sur un thème littéraire chinois*, Genève/Paris, Librairie Droz, 1977.

Par ailleurs, il semble que les activités en rapport avec les textiles qui, on l'a vu plus haut, faisaient déjà l'objet d'une division du travail entre les sexes dans l'Antiquité, soient désormais plus résolument considérées comme féminines, ce qui impliquerait l'acquisition par les femmes d'une certaine égalité économique vis-à-vis des hommes, en tant que productrices exclusives de tissus, dans une économie où les coupons de tissu ont un statut quasi monétaire.

Les Chinois au Moyen-Âge n'ignoraient nullement le coton, qu'ils auraient découvert dès les Han à l'époque de la première phase d'expansion le long de ce qui va devenir la Route de la Soie et qu'ils retrouvent en Asie du Sud et du Sud-Est lorsque les liens avec ces pays se resserrent à l'occasion des pèlerinages en direction des hauts lieux du bouddhisme. Des cotonnades parviennent en Chine dans les chargements des chameliers barbares fréquentant les caravansérails des grandes villes cosmopolites des Tang ainsi que dans les ports du Sud-Est. Ces tissus sont considérés comme des curiosités exotiques qui auraient atteint des prix élevés mais ne retenaient guère l'attention des consommateurs à une époque où ce sont alors au contraire les soieries chinoises de qualité qui prennent en quantités importantes le chemin de l'Ouest. Dès la fin des Tang, le cotonnier serait acclimaté dans la province du Fujian, mais la première vogue des cotonnades ne daterait que des Song et des Yuan, au cours d'une période pendant laquelle la production de la soie et la fabrication des soieries se replient dans quelques zones devenues entre-temps les moteurs du développement économique chinois¹⁰.

La substitution progressive du coton au chanvre doit d'abord être replacée dans un large contexte économique et institutionnel. Ainsi que le font remarquer Chen Zhongyi et Zhao Gang dans leur *Histoire du coton*, le remplacement du chanvre débiterait en gros sous les Song du

10 Voir à ce sujet Denis Twitchett, « Provincial Autonomy and Central Finance in Late T'ang », *Asia Major*, 11.2, 1965, p. 211-232, et Li Bozhong, *Tangdai Jiangnan nongye de fazhan*.

Nord, au moment où la population chinoise franchit pour la première fois la barre des cent millions d'habitants pour entrer dans une phase de croissance démographique pluriséculaire. Compte tenu de la baisse de disponibilité des terres cultivables par habitant, et en dépit d'une augmentation des rendements céréaliers consécutive à l'introduction des variétés hâtives de riz du Champa et à la généralisation de la pratique des doubles récoltes, les paysans seraient amenés à consacrer une fraction plus importante des terres cultivées aux céréales et à privilégier des variétés de chanvre produisant de l'huile. La ramie, en revanche, dont l'utilité se limite à la production de fibres, amorcerait son déclin. Le passage du chanvre au cotonnier, une plante susceptible d'être cultivée sur des terres sablonneuses difficiles à bonifier jusqu'alors laissées en friche, permettrait donc, dans un premier temps, de récupérer une partie des terres à chanvre pour les transformer en champs de céréales. Par la suite, la culture du cotonnier représenterait, pour une paysannerie déjà dense, une occasion de pratiquer une agriculture commercialisée beaucoup plus rémunératrice dans la mesure où la quantité de fibres récoltées sur une même superficie est nettement supérieure à celle que fournissent les champs de chanvre. La culture du coton aurait, enfin, permis d'ignorer les contraintes écologiques particulières au chanvre dont la préparation, à l'occasion de l'opération du rouissage, nécessite de disposer simultanément d'eau vive dans une atmosphère chaude. D'où d'intéressantes possibilités d'adaptation du cotonnier, acclimaté en tant que plante annuelle, aux zones plus sèches de la plaine du Nord.

Cette problématique, à beaucoup d'égards nouvelle, est manifestement inspirée par des considérations tirées de l'évolution récente au cours de laquelle les plantes industrielles, et avant tout le coton, avaient été les premières victimes d'une politique agricole mettant l'accent sur l'autosuffisance en grains. Ce parallèle n'a rien pour surprendre de la part d'économistes spécialistes des questions agricoles contemporaines¹¹. Elle ne

11 Zhao Gang est par ailleurs l'auteur d'un important ouvrage sur la politique agricole de la Chine populaire.

rend néanmoins qu'imparfaitement compte de la complexité de la situation, dans la mesure où elle paraît sous-estimer divers aspects techniques liés à l'outillage. La lenteur avec laquelle le coton conquiert la société chinoise doit, en effet, être mise en relation avec divers problèmes liés à l'adaptation des outils indigènes utilisés dans le traitement des fibres textiles. Deux opérations apparaissent particulièrement délicates : l'égre-nage des gousses et la fabrication de fil à partir d'une fibre beaucoup plus courte que les fibres auxquelles étaient accoutumées les femmes chinoises qui accomplissaient l'essentiel des tâches. Il est significatif de constater que les deux principales voies d'introduction du travail du coton sont la « route du Sud », en provenance de l'Asie du Sud-Est, par l'intermédiaire du Yunnan et de l'île de Hainan, et la « route de l'Ouest » empruntant le Corridor du Gansu, de même que la grande période de diffusion du cotonnier correspond à la dynastie des Yuan et à l'occupation du territoire chinois par les Mongols et implique une série d'emprunts technologiques. Dans ces conditions, le « mythe » de l'introduction du travail du coton dans la région du delta du Yangzi par une Dame Huang (Huang Daopo)¹² peut être lu comme la contrepartie des récits, sans doute également mythiques, de la transmission de la soie et des techniques liées au dévidage et au tissage du fil de soie dans les régions occidentales et le Tibet par des princesses chinoises données en mariage à des potentats locaux. Le récit concernant Huang Daopo est très explicite en ce qui concerne le transfert d'une technologie « étrangère » : l'initiatrice de la culture et du tissage du cotonnier aurait appris son art auprès des Li de Hainan, un groupe aborigène proche des populations austronésiennes de l'Asie du Sud-Est.

12 Le personnage de Huang Daopo apparaît pour la première fois dans le *Chuogeng lu* (juan 24). L'histoire est reprise dans d'autres ouvrages des Yuan : cf. Nishijima Sadao, « Shina shoki mengyô no seiritsu to sono kôzô », *Orientalica*, 2, 1949, p. 88-141. L'origine sud-est asiatique du coton est affirmée dans le *Nongshu* de Wang Zhen, également daté des Yuan, qui ignore en revanche le mythe de Huang Daopo.

On doit néanmoins noter que, contrairement au travail de la soie et du chanvre, le traitement des fibres de coton n'implique qu'un outillage léger, alors que le filage du chanvre était effectué sur des rouets, parfois montés en batterie et actionnés par la force hydraulique, méthode dans laquelle l'économiste historien Wu Chengming se plaît à identifier un début de mécanisation anticipant l'industrialisation. Les instruments utilisés pour traiter les fibres du coton sont au contraire beaucoup plus simples et maniés d'ordinaire par une seule personne : machines à égrener constituées essentiellement par deux rouleaux en bois ou en fer montés sur un bâti en bois, dont l'un est fixe tandis que l'autre tourne, actionné par une manivelle ; arçons, destinés à assouplir les fibres, se ramenant à une perche flexible adaptée à un bâti en bois, voire fixée dans le dos à la ceinture de l'opérateur ; rouets à une ou deux broches actionnés au moyen d'une pédale ; métiers à tisser étroits, avec ou sans navette. Il est par ailleurs significatif que ces outils n'ont pour ainsi dire guère été modifiés au cours des siècles et que des modèles proches des instruments figurant sur les planches illustrées de plusieurs traités agronomiques datés des Yuan aux Ming aient été en usage jusqu'au milieu du xx^e siècle¹³. Bien que faisant l'objet d'une division sociale du travail plus poussée que celle qui caractérise la sériciculture ou la production du chanvre, la production des cotonnades ne requérait pour ainsi dire que très peu de qualification professionnelle. La productivité, en revanche, était faible pour ce qui est du filage. Wu Chengming estime qu'il fallait en moyenne quatre jours de

13 On pourra se reporter à ce sujet aux notices sur la culture du cotonnier et l'outillage nécessaire à la préparation des fibres incluses dans le *Nongshu* de Wang Zhen (« Nongqi tupu », 19), le *Nongzheng quanshu* de Xu Guangqi, et le *Tiangong kaiwu* (juan 2) de Song Yingxing, dont la première édition est illustrée de quatre vignettes. L'outillage décrit dans ces ouvrages classiques s'est perpétué, sans grand changement, jusqu'au xx^e siècle : cf. Rudolf P. Hommel, *China at Work. An Illustrated Record of the Primitive Industries of China's Masses, whose Life is Toil, and thus an Account of Chinese Civilization*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1969 (réédition d'un ouvrage de 1937), en particulier dans le chapitre 3, « Cotton Ginning and Bowing », p. 161-165.

travail pour filer le fil nécessaire à la confection d'un coupon standard d'environ trois mètres carrés dont le tissage demandait en moyenne une pleine journée de travail pour deux ouvriers (ou ouvrières) faisant équipe¹⁴. Seule la phase des apprêts (teinture et foulage), réservée aux cotonnades de qualité supérieure, constituait un travail « industriel » au sens prémoderne de ce terme. Ces deux opérations terminales étaient en général effectuées en ville, par des ouvriers professionnels, dans des ateliers spécialisés mobilisant du capital — en particulier pour l'achat des grosses pierres à fouler qui pesaient jusqu'à deux tonnes et représentaient un véritable investissement¹⁵.

Des considérations relatives à la répartition géographique de l'artisanat du coton nous inclinent à retenir en outre un facteur proprement institutionnel, qui paraît avoir échappé aux auteurs sus-nommés. Les cartes reconstituées par nous¹⁶ à partir de diverses mentions faites par Wu Chengming montrent clairement, d'une part, une concentration de la production des cotonnades de bonne qualité sur un petit nombre de sites et, de l'autre, une complémentarité entre les centres de production des soieries et des cotonnades. Cette spécialisation ne serait nullement le fruit du hasard ou le produit de mécanismes économiques autonomes, mais résulterait bien d'une répartition des contributions en textiles. Ainsi que l'a montré D. Twitchett¹⁷, l'aire de production de la soie et des soieries se rétracte considérablement à partir de la seconde moitié des Tang pour se concentrer dans la région « au sud du fleuve » (Jiangnan), ainsi que dans quelques zones privilégiées, telles que le bassin de Chengdu et le delta du Guangdong. Il en résulterait que la plupart des provinces n'ont

14 Cf. Wu Chengming, *Zhongguo zibenzhuji yu guonei shichang*.

15 Cf. la notice sur le coton du *Tiangong kaiwu*, précisant que les pierres à fouler peuvent coûter plus de dix onces d'argent.

16 Cf. M. Cartier, « Une nouvelle historiographie chinoise. La formation d'un marché national vue par Wu Chengming [note critique] », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, novembre-décembre 1986, 6, p. 1303-1312.

17 Cf. D. Twitchett, « Provincial Autonomy and Central Finance in Late T'ang ».

plus désormais à fournir que des fils ou des tissus de qualité « inférieure », qu'il s'agisse de fils de soie ou de coupons de chanvre. La réorganisation de la fiscalité au début des Ming frappe durement les préfectures de Suzhou et de Songjiang, coupables d'avoir apporté leur appui à Zhang Shicheng, le principal compétiteur de Zhu Yuanzhang dans ce qui était alors la région clé de la Chine du Sud-Est¹⁸. Le développement de la culture du coton dans la région de Songjiang est de ce fait généralement mis en relation avec le fardeau fiscal de cette préfecture, ou du moins avec l'autorisation de convertir en coton une partie des impôts. Du même coup, le gouvernement des Ming conférait à cette fibre textile un statut égal à celui de la soie¹⁹.

Nos remarques suivantes concerneront le succès des cotonnades en tant que tissu échappant à la dichotomie entre les soieries, textile noble, et les coupons tissés à partir du chanvre ou de la ramie, tissus réservés aux pauvres²⁰. On sait que les cotonnades grossières sont particulièrement appréciées des paysans pour leur légèreté, lors des étés chauds et humides, aussi bien que pour leur pouvoir isolant, lors d'hivers rigoureux, sous la forme d'habits moletonnés, plus confortables que les traditionnels feutres et moins coûteux que les pelisses de fourrure. Dans le même temps, la mise au point de cotonnades fines pourrait constituer une alternative aux soieries, en principe strictement réservées aux membres des classes supérieures. Or, il est intéressant de noter à ce sujet qu'après avoir fondé pendant très longtemps la supériorité de son artisanat sur la soie et les porcelaines, deux matières d'exportation dont le pays avait conservé

18 Remarquons toutefois que ces régions, particulièrement riches, fournissent dès la fin des Tang une fraction importante du revenu fiscal. Voir à ce propos Li Bozhong, *Tangdai Jiangnan nongye de fazhan*, et D. Twitchett, « Provincial Autonomy and Central Finance in Late T'ang ».

19 Au sujet de la conversion des impôts en coton, se reporter à l'article classique de Nishijima Sadao, « Shina shoki mengyô no seiritsu to sono kôzô ».

20 Song Yingxing note expressément dans le court paragraphe consacré au coton du *Tiangong kaiwu* que les tissus de coton sont utilisés indifféremment par « les riches et les pauvres » (*guijian*) pour se protéger du froid.

un quasi-monopole, et dont les procédés de production, au moins en ce qui concerne les porcelaines, étaient gardés secrets, les Chinois commencent dans le courant du XVIII^e siècle à développer des exportations d'« indiennes » (cotonnades fines en général désignées sous le nom de nankins), au point que vers 1780 les artisans chinois manqueraient de matières premières et que les marchands de Canton se mettraient à importer, par l'intermédiaire des compagnies de commerce occidentales et plus spécialement de la Compagnie britannique des Indes, des quantités importantes de fibres et des filés de l'Inde²¹.

La culture du coton n'est pas, tant s'en faut, une culture commerciale exclusivement destinée à approvisionner les marchés locaux et à fournir des liquidités aux paysans. Bien qu'au tournant du XIX^e siècle le cotonnier soit désormais commun sur une grande partie du territoire, que le travail du coton assure des revenus complémentaires à peut-être deux familles paysannes sur cinq, et que ses fibres servent à vêtir la majorité des gens du peuple, il existe une spécialisation géographique ainsi qu'une nette séparation entre des zones se consacrant soit à la culture, soit à la production de fils et au tissage. À superficie égale on considère que le cotonnier assure un revenu plusieurs fois supérieur aux revenus de la céréaliculture. Cultivé à l'origine dans la zone englobant les hautes terres sablonneuses impropres à la culture du riz du delta du Yangzi, son aire de culture s'étire le long d'un arc de cercle allant de la région métropolitaine de Pékin, à l'extrémité nord-est de la Grande Plaine, aux provinces du Shandong et du Henan, pour aboutir à la vallée moyenne du Yangzi (cuvette de Wuchang, nord de la province du Jiangxi et Hunan). Dans le même

21 Cf. Louis Dermigny, *La Chine et l'Occident. Le commerce à Canton au XVIII^e siècle, 1719-1833*, Paris, SEVPEN, 1964, plus spécialement le tome 3, p. 1285-1291. L. Dermigny, qui ne s'étend pas sur les aspects proprement chinois de ce processus économique, met en évidence la montée des importations de fibres à Canton (jusqu'à 440 000 piculs par an) en relation avec une poussée d'exportation des nankins produits dans le delta du Yangzi (jusqu'à 1 400 000 pièces par an). Reste à démontrer le lien existant entre les deux phénomènes qui affectent des régions géographiquement très éloignées.

temps, le coton venu d'Asie centrale conquiert progressivement les oasis de la frange nord-ouest du pays, en particulier la boucle du fleuve Jaune et les Ordos.

Si l'on se reporte aux reconstructions de Wu Chengming, l'artisanat du coton aurait constitué sous les Qing la seconde branche d'activité économique de l'empire, très loin devant la sériciculture qui ne compterait alors que pour 7 % du produit monétaire intérieur. Toujours selon cet auteur, la production totale à la veille de la Guerre de l'Opium se montait à trois cent quinze millions de coupons, soit environ trois quarts de coupon par habitant. Toutefois, alors que la sériciculture est une activité orientée essentiellement vers le marché, les activités liées à la production et au travail du coton visaient avant tout à satisfaire des besoins personnels. La plupart des paysans conservaient leurs fibres de coton en les destinant à la fabrication d'habits rustiques. La préparation des fibres — égrenage et arçonnage — était en général effectuée sur place par des travailleurs ambulants transportant leur outillage et venant proposer leurs services après la récolte. Le filage et éventuellement le tissage avaient également lieu dans les villages où ils occupaient une partie de la main-d'œuvre féminine, tous âges confondus, et des enfants. Les trois quarts des fils produits étaient destinés à la consommation paysanne locale et tissés sur place, sur des métiers étroits, et la plupart des paysans ne commercialisaient pas leurs tissus mais seulement leur excédent de fibres, sous la forme de bourre (ouate) ou de fils. Encore cette seconde option concernait-elle avant tout des familles résidant à proximité de l'un des dix principaux centres de tissage recensés dans l'étude de Wu Chengming. Pour ce qui est de la production sous forme de tissus, seules les cotonnades de qualité supérieure étaient susceptibles de pénétrer le marché national. Elles n'auraient représenté qu'un peu moins de la moitié de la production, soit peut-être cent cinquante millions de coupons, dont quarante à cinquante millions seraient sortis des ateliers du seul Jiangnan, où les trois centres de Songjiang, Changshou et Wuxi constituaient, autour de Suzhou, elle-même vouée à la production des soieries, une sorte de ceinture de l'artisanat de luxe. C'est à Suzhou, l'un des pôles de l'économie nationale et l'une des rares régions à avoir établi des liaisons

directes avec l'économie mondiale, qu'étaient concentrés les ateliers d'apprêts et que résidaient les principaux négociants en textiles. On notera que toutes ces villes sont situées à proximité de la plus ancienne zone de monoculture du coton. Les sept autres centres identifiés dans l'ouvrage de Wu Chengming se répartissaient à travers l'aire d'extension plus récente de la culture du cotonnier. Ils n'auraient alors qu'une importance régionale. Il existerait, néanmoins, une importante circulation de filés en provenance des régions du Nord et du Centre dont la destination finale était constituée par les provinces côtières du Sud, impropres à la culture du cotonnier mais disposant d'une abondante main-d'œuvre habituée au travail des textiles, et dont l'économie était de plus en plus orientée vers le marché mondial. À partir de la fin du XVIII^e siècle, la région de Canton aurait commencé à s'affranchir des circuits nationaux pour s'approvisionner directement, sans doute à meilleur compte, en coton indien importé sur des bateaux liés à la Compagnie britannique des Indes et pratiquant le commerce « d'Inde en Inde ». En bref, au cours des décennies précédant la Guerre de l'Opium, les transactions liées au coton auraient donc représenté, toujours selon notre auteur, un volume équivalant au tiers du grand commerce intérieur, très loin devant les soieries et le thé.

Les travaux qui se sont multipliés depuis quelques années ont mis en évidence une très forte résistance de la production artisanale des cotonnades (*tubu*), amenant les historiens à s'interroger sur la validité du schéma selon lequel l'ouverture de la Chine au commerce occidental au lendemain du traité de Nankin aurait entraîné la ruine de l'artisanat domestique et contribué à la destructuration de la société rurale, accélérant ainsi la mise en dépendance du pays à l'égard des nations capitalistes de l'Occident. Alors qu'au XVIII^e siècle, la Chine faisait encore figure de puissance économique avancée exportant à la fois des produits finis de son artisanat de luxe — soieries, porcelaines, laques et cotonnades fines — et des denrées pour lesquelles elle disposait d'un quasi-monopole, comme le thé ou la soie, tout en n'important que des quantités limitées de produits « exotiques » et en soldant son commerce extérieur par des entrées d'argent-métal, elle aurait basculé au cours du XIX^e siècle dans le camp des pays colonisés, exportant des matières

premières et important des produits manufacturés. Les études relatives au coton nous amènent à nuancer fortement ce tableau. On a vu plus haut que les marchands cantonnais avaient commencé dès la fin du *xviii^e* siècle à importer du coton indien, en tirant parti du différentiel de prix résultant des coûts de transport, l'importation de fibres étrangères par la voie maritime étant moins onéreuse que l'acheminement de coton chinois sur des embarcations fluviales remontant les cours de la Xiang et de la Gan. Il ne fait guère de doute que le flux commercial s'inverse dans une certaine mesure après l'ouverture du pays, puisque les statistiques du *xix^e* siècle nous montrent en effet clairement l'empire chinois exportant du coton brut et important des produits manufacturés, filés de coton et cotonnades. Les industriels de Manchester, qui produisaient dès 1830 des cotonnades de qualité courante à bien meilleur compte que les artisans chinois, s'estimaient donc bien placés pour inonder le marché chinois de leurs articles. Or, si l'on suit la démonstration proposée par Chen Zhongyi et Zhao Gang, l'évolution aurait été en réalité beaucoup plus complexe. Contrairement à l'attente des Britanniques, la Chine d'après 1840 continue pendant plusieurs décennies à importer du coton indien et à exporter des cotonnades, et la situation ne commence à s'inverser qu'à partir de 1880. Pendant la période suivante, mais sans qu'on assiste pour autant à un tarissement des flux anciens, le commerce extérieur chinois tend à se rapprocher du modèle colonial indien caractérisé par un excédent de la production des fibres de coton, des exportations de coton brut, associé à une forte progression des importations de filés et de cotonnades, compensant un déficit dans la production des cotonnades indigènes. Cette nouvelle conjoncture ne dure cependant que deux ou trois décennies. Dès le tournant du *xx^e* siècle, et plus précisément à partir de la Première Guerre Mondiale — au cours de l'« âge d'or de la bourgeoisie chinoise » —, la Chine connaît une rapide industrialisation utilisant des capitaux nationaux ou étrangers, en sorte qu'aux alentours de 1930 elle est redevenue importatrice de coton et exportatrice de filés, alors que les importations de cotonnades étrangères s'effondrent.

Cette évolution paradoxale est difficile à comprendre si l'on se place du seul point de vue de l'économie « moderne ». Il faut en réalité tenir

compte du fait que la part de la production industrielle demeure minoritaire, puisqu'au début du ^{xx}e siècle, à l'époque précise où l'on enregistrait une rapide progression des importations de cotonnades industrielles, la consommation intérieure est encore assurée à 75 % par une production artisanale, dont les produits figuraient également dans les exportations. On peut même aller jusqu'à affirmer que l'industrialisation des ports ouverts, loin de porter préjudice à la production artisanale, l'aurait au contraire dopée, incitant les artisans à moderniser leurs techniques et à créer de nombreux ateliers utilisant un outillage rénové²². Entre 1930 et 1935, la reconquête du marché intérieur est pratiquement achevée ; la part des cotonnades importées est tombée à 3 %, tandis que les tissus dont se vêtent les Chinois sortent aux deux tiers d'ateliers artisanaux, qui prospèrent à Shanghai même, jusque dans le voisinage des nouveaux quartiers industriels !

Cette surprenante résistance de la production artisanale a certes été facilitée par la conjoncture politique. L'un des slogans du Mouvement du Quatre Mai était le boycott des produits d'importation. Par la suite, coupés littéralement du reste du monde à l'époque du conflit sino-japonais et des guerres civiles, les paysans chinois se replient sur eux-mêmes et pratiquent une économie de subsistance. Au début des années 1950, après le rétablissement de la paix intérieure et la remise en marche de l'industrie cotonnière, les agriculteurs ne commercialisent encore qu'un peu plus de 80 % de leur récolte de coton²³ et il faut attendre la collectivisation pour que les fibres soient intégralement achetées par les agences de l'État pour être traitées dans des usines modernes. L'attachement des ruraux au travail du coton ne doit pas nous surprendre puisque l'exécution des diverses tâches liées à la production et au traitement des fibres

22 Pour une comparaison avec le Japon, voir Tamara K. Hareven, « Tisseurs en soie à Kyoto : famille et travail à travers une activité traditionnelle en pleine mutation », *Revue de la Bibliothèque Nationale*, 48, été 1993, p. 42-47.

23 Cf. *Zhongguo tongji nianjian*, 1984, Pékin, *Zhongguo tongji chubanshe*, 1984, p. 371.

assurait des revenus d'appoint à une paysannerie pauvre. Des enquêtes effectuées dans les années 1930 citées par Wu Chengming ont montré, de manière convaincante, que l'intensité de la participation au travail du coton était inversement proportionnelle à la taille des exploitations agricoles. Les activités liées à la préparation de fibres et au tissage permettaient aux paysans de mettre à profit un temps laissé libre par les travaux des champs, mais surtout d'occuper une main-d'œuvre peu productive de femmes, d'enfants et de vieillards, rémunérée à un niveau inférieur au salaire marginal. Cette interprétation semble particulièrement pertinente en ce qui concerne l'égrenage, l'arçonnage et le filage, opérations mécaniques à faible productivité très peu valorisées. Les considérations d'ordre économique ne rendent cependant pas compte de l'engouement de la population pour les cotonnades traditionnelles préférées aux tissus importés pour leurs qualités spécifiques. Ainsi que le notent Chen Zhongyi et Zhao Gang, les « tissus indigènes » plus chauds et plus résistants produits sur des métiers rénovés à partir de fils plus gros que ceux qui entraient en composition dans les cotonnades anglaises étaient moins « rentables » du point de vue des industriels étrangers, ce qui dissuadait les fabricants britanniques de chercher à les copier. Les artisans chinois de la première moitié du xx^e siècle ne se contentent pas de reproduire des procédés de fabrication anciens ; ils n'hésitent pas à innover et font preuve d'un remarquable esprit d'adaptation, empruntant à l'outillage occidental divers perfectionnements (cadres métalliques, navette volante, métier jacquard). Ce sont, en revanche, les opérations les moins rentables du point de vue des artisans, telles que le filage, qui sont progressivement abandonnées et laissées à l'industrie moderne, ce qui explique entre autres l'antériorité du développement des filatures.

Caractères chinois

Changshou 常熟	Shina shoki mengyô no seiritsu
Chen Zhongyi 陳鍾毅	to sono kôzô
Chengdu 成都	支那初期綿業
Chuogeng lu 輟耕錄	の成立とその構造
Cong Zhongfu gongshi yue kan	Songjiang 松江
Hanchu de shangye huodong	Song Yingxing 宋應星
從中服共待約看漢初的商	Suzhou 蘇州
業活動	Tangdai Jiangnan nongye de
diao 調	fazhan
Gan 澱	唐代江南農業的發展
gong 工	Tiangong kaiwu 天工開物
Guanzi 管子	tubu 土布
guijian 貴賤	Wang Zhen 王禎
Hanshu 漢書	Wu Chengming 吳承明
Huang Daopo 黃道婆	Wuxi 無錫
juntian fa 均田法	Xiang 湘
Li 黎	Xu Guangqi 徐光啟
Li Bozhong 李伯重	yong 庸
Li Kui 李愷	yongye 永業
liangmin 良民	Zhang Shicheng 張士誠
lutian 露田	Zhao Gang 趙岡
matian 麻田	Zhongguo mianye shi
Nishijima Sadao 西島定生	中國棉業史
nong 農	Zhongguo tongji nianjian
Nongqi tupu 農器圖譜	中國統計年鑑
Nongshu 農書	Zhongguo zibenzhuyi yu guonei
Nongzheng quanshu 農政全書	shichang
nügong 女紅	中國資本主義與國內市場
Qian Boquan 錢伯泉	Zhu Yuanzhang 朱元璋
sangtian 桑田	zu 租

Résumé

Michel CARTIER : À propos de l'histoire du coton en Chine. Approche technologique, économique et sociale

Connu des Chinois dès les Han, le coton ne se diffuse que très lentement, partant de la côte sud-est pour s'imposer finalement sous les Ming et les Qing en tant que fibre textile « neutre » pouvant vêtir aussi bien les riches que les pauvres. La première partie de cette étude envisage divers facteurs de résistance, tels que le système vestimentaire marquant fortement les différences de statut social en opposant la soie, textile noble, au chanvre, fibre des pauvres, et le rôle monétaire des tissus — soie et chanvre — acceptés en paiement des impôts, ou les difficultés rencontrées pour adapter l'outillage traditionnel à la préparation d'une fibre nouvelle. La diffusion postérieure du coton serait liée directement ou indirectement à des facteurs démographiques — mise en culture de sols pauvres au moment où le rapport entre la terre et les hommes se dégrade — et à la possibilité de mobiliser une main-d'œuvre abondante de personnes âgées, de femmes et d'enfants inemployée dans l'agriculture. Une dernière partie évoque la longue résistance de l'artisanat au cours de la période de l'industrialisation.

Abstract

Michel CARTIER: Technological, Economic, and Social Aspects of the Diffusion of Cotton in China

In spite of an early introduction during the Han dynasty, the adoption of cotton proved extremely slow until it eventually gained, in the Ming-Qing period, the status of a "neutral" textile fiber equally adapted to rich and poor. The first part of this article is devoted to an evaluation of various factors of resistance, namely the old institutional opposition between silk and hemp as markers of social status, the monetary use of cloths — silk and hemp — accepted in payment for the taxes, as well as difficulties connected with the adaptation of traditional tools to the

shorter cotton fibers. The eventual success is then related mainly to the new demographic conditions prevailing after the Song — the deterioration of the land to man ratio leading to the cultivation of inferior soils fit to cotton — and the mobilization of abundant manpower resources — old people, women, and children — left unemployed in agriculture. The third part is concerned with the lasting resistance of cotton handicraft during the period of industrialization.